L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 OCTOBRE 1893. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 OCTOBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'ESPAGNE ET LE MAROC.

Les journaux espagnols sentent la poudre. L'escarmouche de Melilla a fait vibrer toutes les fibres de la susceptibilité nationale. C'est un emballement général, très légitime au fond, mais qui peut avoir des conséquences très graves si le sultan ne s'empresse pas de donner satisfaction aux justes réclamations du gouvernement de Madrid.

Melilla est une place très resserrée, située sur le versant oriental du cap des Trois Forcas, non pas en face de Gibraltar, comme le croit un de nos confrères qui fait de ce rapprochement le thème d'un article sensationnel, mais à quatre cents kilomètres de la forteresse anglaise, à cinq cents de Tanger, cent de la frontière algérienne et plus de trois cents de Ceuta, la citadelle espagnole, campée semi-librement en face de Gibraltar, à douze mille huit cent dix mètres de la pointe de Tarifa en Europe. Ceuta confine avec le territoire marocain sur lequel le souverain de Fez exerce une autorité reconnue, et les Espagnols y vivent en bonnes relations avec les Maures, sans être troublés dans la possession du territoire stérile qui leur a été cédé en 1860 par le traité de Tétuan. Ceuta a, du reste, plus d'importance stratégique que Gibraltar, car de Monte-Acho, qui est la forteresse, le tir se dégauchit mieux et il y a au pied même de la côte plus de vingt mètres de fond, de sorte qu'en serrant le rivage il est facile, aux vapeurs qui ont franchi cinq cents mètres avant qu'un artilleur ait ajusté sa hausse, de se dérober du feu des canons anglais.

Melilla est dans une autre situation, et confine avec le Riff dont les hardis pirates s'en prirent, il y a trente-cinq ans, à un navire de guerre prussien, et qui chassée de la haute mer, ont reporté leur industrie sur la côte et sur terre. Les Espagnols possèdent à Melilla, aux termes du traité de 1860, une bande concentrique de terrain de la largeur d'une portée de canon de 24, ancien modèle. Le coup métrique qui devait déterminer cette zone, fut chargé une première fois par les Maures et le boulet vint mourir à terre à 1,000 mètres. Les artilleurs de la place chargèrent un second coup qui porta à 2,900 mètres.

C'est sur cette emprise que le gouvernement de Madrid faisait élever un fortin qui a servi de prétexte aux Kabyles pour leur agression traîtresse. Il y a lieu d'ajouter qu'outre leur sauvagerie naturelle, les gens du Riff sont mécontents parce que Melilla étant un port libre où ils s'approvisionnent, le gouverneur a fait établir un cordon de mer qui renchérit toutes les marchandises dont ils ont besoin, moins les munitions et les armes qui leur ont été fournies jusqu'à présent par des contrebandiers de Malaga ou de Gibraltar, ce trafic n'étant pas possible par la frontière algérienne.

Le sultan n'ayant sur les Kabyles qu'une autorité *ad referendum*, quoqu'il soit représenté auprès des tribus insoumises par un fanfiche de gouverneur, est hors d'état d'assurer l'exécution de ses engagements ; il lui serait impossible de gagner le Riff par terre et il n'a pas de vaisseau pour y transporter des troupes par mer. L'Espagne est donc dans son droit en prenant par elle-même ce que le souverain marocain ne peut lui donner, et s'emparant de tous les territoires qui lui paraîtront nécessaires pour garantir sa sécurité dans ces parages. En 1860, le général O'Donnell pouvait tailler en pleine drap, surtout comme il l'était ouvertement par la France et sans avoir rien à redouter du mauvais vouloir anglais, qui s'est manifesté par la présentation d'une nouvelle note de frais relative à l'intervention anglaise en 1835, lors de la grande guerre carliste. Or, alors il n'y avait à Tanger que la France et l'Angleterre qui comptassent pour quelque chose. Mais cet homme de guerre, qui était en même temps un homme d'Etat, recula devant des annexions trop coûteuses. En effet, il faut, suivant l'expression de Voltaire, beaucoup de sauce pour faire passer ce poisson, et cette sauce, c'est de l'argent et des hommes.

Le général Margallo estime qu'il a été attaqué par 6,000 hommes ; les correspondents parlent de 15,000 combattants attendant les Espagnols, et enfin un explorateur espagnol, M. Bonelli, croit que les Kabyles de Frajana, de Majuza, de Bessicar et de Bonsider, peuvent mettre en ligne 40,000 hommes. Nous en doutons ; mais n'y eût-il que 10,000 ennemis, l'entreprise est difficile. Il y a peine si 4,000 soldats peuvent tenir dans Melilla où il faut tout apporter, même l'eau, et l'on ne pourra s'avancer que par tranchées et parallèles, car c'est un siège à rebours qu'il faudra faire. Il y aurait peut-être avantage pour l'Espagne à abandonner cette position ingrate et en compensation à concentrer ses efforts autour de Ceuta, ainsi que sur Tétuan et la riche Vega du *Rio Martin*.

De quelque côté que les Espagnols attaquent l'*archiduc* marocain, ils ne sauraient rencontrer l'opposition de la France. Nous avons trop d'intérêt à ce que la civilisation et la sécurité pénètrent dans le Mogreb, pour les chicaner, d'autant plus que les Espagnols sont des voisins avec lesquels nous avons déjà des frontières communes et de bons rapports. Ceux qui s'expriment autrement ne connaissent certainement ni la question, ni l'opinion qui règne parmi les personnes qui exercent quelque influence sur la marche des événements.

En rentrant à la pension, un collégien passe devant un marchand de tabac.

—Maman, laisse-moi acheter un cigare.

—Veux tu te taire, petit malheureux !

—Eh bien ! petite mère, laisse-moi au moins acheter du cachou, que mes camarades croient que j'ai fumé.

Un tapissier se présente, facture à la main, chez une diva parisienne.

Entre deux vocalises, on veut l'éconduire, pour la troisième fois. Alors, se rebiffant :

—J'ai lieu de croire, mademoiselle, que vous tenez un peu plus à l'exactitude pour les notes qu'on vous paye que pour celles que vous avez à payer !

Les enfants de province.

Le petit Totor, jeune indigène d'une sous-préfecture, est venu à Paris passer quelques jours avec son oncle.

Dans une rue un embarras de voitures les arrête ; le gamin, les yeux émerveillés, s'écrie :

—Oh ! mon oncle, fais-moi voir un accident, dis !

En police correctionnelle :

Le président.—Cet accident est dû à votre manière de conduire votre cheval.

Le cocher.—Mais non ; ce sont les passants qui sont plus bêtes que les bêtes.

Le président.—Comment ?

Le cocher—Tenez, la chaussée est pleine de moineaux ; est ce que vous en avez vu un se faire écraser ?

Pour ceux qui prétendent que les académiciens se tiennent de parti pris en dehors de l'actualité.

A leur dernière séance, ces messieurs, considérant que la locution maritime : "Tonnerre de Brest !" exhale un parfum par trop archaïque, ont décidé, sur la proposition de M. Gréard, d'y substituer " Tonnerre de Toulon !" beaucoup plus dans le mouvement.

Dans Broadway, un flâneur accoste un ami pressé :

—Comment alles-vous ?

—Très vite ! répondit l'autre sans s'arrêter.

FEUILLETON.

Mortel Amour !

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

LA BELLE FLEURISTE.

(SUITE.)

—Suzanne, dit l'officier en saisissant la main de la femme de chambre avec tant d'énergie qu'elle poussa un cri de douleur, tu te fais un jeu de me torturer..... Peut-être je t'ai blessée sans le vouloir..... Il faut me pardonner..... J'avais le cœur plein de cette fille..... Je l'aimais uniquement, follement..... Dis moi tout..... C'est un service que je n'oublierai jamais..... Que je puisse voir Rose une minute, que je lui parle, je n'en désire pas davantage. Où est-elle ?

—Son hôtel est rue Fortuny.

—Rue Fortuny ?.....

—Dans le beau quartier.... près la place Malesherbes.

—Bien.

—C'est soigné, vous verrez. Sur la porte il y a un R et un P entrelacés, sculptés dans la pierre.

—Après ?

—Vous n'entrerez pas là, où ce serait un assaut qu'il vous faudrait donner comme là-bas, au Tonkin, mais il vous reste un autre moyen.

—Lequel ?

—Il vous déplaira peut-être.... Ecoutez bien. Rose voit quelquefois sa cœur, madame Chambay, dans son ancien logement, boulevard de la Madeleine....

—Je le connais....

—En lui envoyant, rue Fortuny, une dépêche signée Andrée pour lui demander un rendez-vous, elle ira.

Jacques Bailleul fronça le sourcil.

—Ce moyen est indigne, en effet, déclara t-il.

—Je ne vous engage pas à en user, je vous dis ce que vous me demandez.... Et après tout, ces moyens qu'on juge indignes d'abord, on se résout ensuite à les employer quand on ne peut pas faire autrement. L'amour est plus fort que la raison.

Suzanne souriait toujours.

On sentait au contraire la colère qui grondait dans la tête et dans le cœur de l'officier, comme l'eau des bouilloires qui frissonnent d'abord.

—Au revoir, Suzanne, dit-il. Rue Fortuny..... un hôtel avec un R et un P entrelacés..... Le coupé bien et les chevaux noirs..... Merci..... C'est le baron Ferney qui lui a tout donné, hein !

—Vous le lui demanderez quand vous la verrez, et elle vous le dira.

Jacques Bailleul grinçait des dents.

—Au revoir, Suzanne, répliqua-t-il ; garde moi le secret ; plus tard, tu me diras ce que je peux faire pour te remercier.

Elle s'approcha de lui et mauvaise, venimeuse, pleine de la joie de sa vengeance savourée, elle répondit :

—C'est autre-fois qu'il fallait me le demander, maintenant, c'est comme pour Rose, il est trop tard.

Il la fixa de ses grands yeux noirs, très brûlants, mais il ne vit rien qu'une sorte d'amicale taillerie sur la tête brune de la femme de chambre.

Il sortit.

—Ma foi, pensa-t-elle, dès qu'il fut dans la rue, je ne voudrais pas être dans la peau de cette petite Rose, s'il peut la tenir entre quatre murs.

IV

GRAGES DU CŒUR.

Dès qu'il se retrouva seul, l'officier changea de visage.

Les efforts auxquels il s'était livré en présence de Suzanne avaient épuisé sa patience.

Nicole Rabut le connaissait bien et l'avait dit un jour : le fils du fermier des Essarts était violent et d'une nature irritable jusqu'à la férocité. Elle avait raison.

Les révélations de la femme de chambre l'avaient bouleversé. Elles le précipitaient du haut de ses espérances au fond d'un abîme. Rose était à un autre et cet autre pouvait le braver, à l'abri de ses millions.

Suzanne s'était acharnée sur ce cœur où elle n'avait pu entrer ; elle l'avait harcelé méchamment, en lui enfonçant ses griffes partout où il était vulnérable.

L'orgueil et l'amour du lieutenant saignaient par trente blessures, mais ce qui dominait tout en lui, c'était la pensée que Rose était à jamais perdue.

Jamais, à aucune époque, il n'avait si bien compris à quel point il lui était attaché. Dans ses plus grandes colères, si loin d'elle qu'il fût, au milieu des forêts du Yen Thé, aux frontières de la Chine, il conservait un secret espoir de la retrouver, de la reprendre, et cet espoir venait de s'évanouir.

Misérable, pauvre, abandonné, il serait allé vers elle, et si pauvre qu'elle fût devenue, il aurait pu la traiter de princesse, la ramener à lui, en faire son amie.

Il était revenu du Tonkin emporté par un irrésistible courant.

Certes, il était robuste et vaillant ; le fond de sa nature constatait dans une obstination raide et inflexible qui le contraignait à braver dans la ligne de l'honneur et à mépriser les faiblesses, les défaillances et les trahisons ; mais le temps, qui est un grand dissolvant, avait atténué ses colères ; le doute s'était éveillé dans son âme ; l'image de Rose, tendre et charmante, traversait les mêlées pour aller à lui et plaider sa cause.

Était-elle coupable ?

Malgré les apparences qui l'avaient entraîné au premier moment, trompé, frappé d'hallucination, sa raison se refusait à le croire. Par moments il se disait qu'il avait fait fausse route, qu'elle était incapable d'une perfidie, d'un mensonge et qu'un mirage diabolique l'avait égaré.

Et puis à quoi bon tant de raisonnements ?

Il la voulait, il la désirait, il l'aimait en un mot, avec toutes les ardeurs d'un sang fougueux et d'une passion pour la quelle il n'avait pas hésité à se faire tuer, dès qu'il ne pouvait plus l'assouvir et que l'honneur se plaçait entre lui et Rose.

Sur le bâtiment qui le ramenait en France, il ne sogestit qu'à elle ; lors qu'il avait été conduit au fond des repaires d'Annamites et de Chinois, prisonnier, dans les sombres forêts infestés de tigres, blessé, s'attendant à chaque instant à périr misérablement de sa blessure ou d'un coup de couteau, mutilé par les sauvages qui après tout défendent leur pays comme l'envahisseur, comme nous devrons peut-être défendre le nôtre un jour, au dernier sang, il n'avait qu'une crainte, qu'un désespoir : celui d'expirer avant de l'avoir revue, de l'avoir serrée dans ses bras.

Son pays, le sol natal, son vieux père, sa mère elle-même qu'il adorait pourtant, avec le respect filial des grands cœurs pour celle qui les a portés dans son sein et nourris de son lait, passaient après cet amour de sa jeunesse, le rêve, l'enchantement et le malheur de sa vie.

La lettre du pauvre diable de bosu avait ravivé cette passion si vivace, comme le souffle puissant d'un ventilateur souvle le brasier d'une forge.

Libre, il s'était accourru vers cette idole toujours chérie.

Et tout était fini ! L'idole gisait à terre, tombée de son piédestal brisé.

Rose, lasse, écœurée, avait fléchi.

Et son ami était riche, inattaquable ; il la rendait inaccessible à ses rivaux.

Suzanne l'avait malignement averti.

Elle habitait non pas une maison mais un palais. Pour y entrer, il eût fallu donner un assaut.

La femme de chambre, avec une compassion hypocrite, s'était moquée de lui. Elle le raillait atrocement en lui faisant sentir la différence qui existait entre lui, le fils de paysans, l'officier de fortune, si petit dans ce Paris si grand, si faible parmi ces puissants, sous ce règne ignoble de l'argent, et l'ami de Rose qu'elle ne nommait pas mais qu'elle désignait assez pour qu'aucune équivoque ne subsistât dans l'esprit du malheureux.

Cet ami, ce maître plutôt, c'était le baron Maxime Ferney des Ormes, cet homme au sang froid, à la volonté tenace, à l'attitude hautaine et ironique, qui l'avait si souvent jeté hors de lui, exaspéré, dans cette rivalité sourde et latente où le baron triomphait enfin.

Les millions avaient une fois de plus raison de la jeunesse, de la force, de l'énergie, et disons-le hardiment, de la beauté et de l'amour.

Jacques Bailleul en enrageait.

Ce petit homme, au teint pâle, légèrement bouffi, sec de cœur ou que du moins, jusque-là, rien n'avait pu échauffer, correct de façons, dédaigneux et blasé, qu'il aurait écrasé d'un coup de poing, lui volait le seul bien qu'il eût jamais envié.

Le baron avait réussi selon sa tactique, en attendant avec sa patience ordinaire l'heure du découragement et de la défaillance !

Et il renoncerait à la lutte, il ne se vengerait pas !

Allons donc !

Mais comment ?

C'était ce qu'il se demandait en suivant machinalement les rues qui conduisent de l'hôtel de Meilhan à la Seine.

Toutes les forces de son esprit se tendaient vers ce point.

Il se trouva sur le pont de la Concorde sans savoir comment il y était arrivé.

Alors l'idée du magasin de fleurs et de la rue Royale lui revint.

Les amoureux passionnés se plaisent aux lieux où l'objet de leur culte a respiré, laissé des souvenirs et pour ainsi dire des traces.

Jacques Bailleul pensa à cette boutique somptueuse où Rose était restée pendant des années et il traversa la place pour s'y rendre.

Lorsqu'il s'arrêta à la devanture sur laquelle étincelle en lettres d'or le nom de Gabrielle, le cadran de l'horloge pneumatique de la Madeleine marquait onze heures et quart.

L'officier resta immobile devant les glaces à travers lesquelles il pouva t admirer les vertes perspectives d'une admirable serre.

Les fleuristes de Paris ne connaissent pas de mauvaises saisons et le printemps pour eux est éternel.

Malgré l'automne, les roses, ces reines des jardins, abondaient couvertes des perles de la rosée artificielle à l'aide de laquelle des mains expertes entretiennent leur fraîcheur et prolongent leur éphémère existence ; les asters aux mille fleurs étoilées, lilas, blanches ou azurées ; les œillets, les reines-marguerites, les dahlias, les tubéreuses, remplissaient les pots, les corbeils, les caissons, mêlés aux chrysanthèmes dont c'était la saison triomphante.

Ils étaient là, sans nombre, de toutes les tailles et de toutes les nuances, échevelés, à fleurons cuivrés, mordorés, tubulaires ou aplatis, étranges et divers de tournure, de port et de couleur, plantes exotiques, venues du Japon avec les bronzes grimaçants, les poteries bizarres et les meubles aux formes singulières et chimériques.

Jacques Bailleul ne voyait rien de ces merveilles ; les orchidées les plus rares, les bégonias aux feuilles de satin, les palmiers dont les frondes touchaient au plafond, n'accaparaient pas une parcelle de son attention.

Il cherchait dans le magasin splendide l'ombre de celle qu'il aurait tant voulu y retrouver.

Il se dit en voyant une grande jeune fille blonde, coquette, minaudière, blanche de poudre, à la taille de guêpe, assise devant le guéridon d'ébène couvert de fleurs destinées aux boutonnières des clients :

—C'est là qu'elle devait être.

Et à la fin il n'e put tenir.

Il entra.

La grande blonde dévisagea ce garçon un peu hésitant qui entrait, ne sachant à qui s'adresser, manquant d'aplomb dans ce milieu nouveau pour lui, et pourtant superbe d'aspect, bien campé, fier et sous chaque pli de son vêtement à la main, gracieux dans son veston qui le moulait et que le ruban rouge si seyant à sa tournure de soldat relevait mieux qu'une rose pompon ou un œillet panaché.

—Monsieur veut ?.... demanda t-elle.

—Un rien.... un bouquet.... pour une fête.... mais tout petit.... Je veux l'emporter et, vous comprenez, on est si ridicule....

—Mais non, mais non, affirma la demoiselle. Des chrysanthèmes.... des roses.... des œillets ?....

—Ce que vous voudrez....

D'autres demoiselles s'étaient empressées, mais la blonde tenait à son client.

Elle choisissait des fleurs parmi celles du guéridon et les tortillait avec adresse.

Et tout à coup, le jeune homme lui demanda d'une voix troublée :

—Il y a longtemps que vous êtes dans la maison ?

Elle le regarda, étonnée.

—Non. Pourquoi me dites vous ça.

—C'est que je ne vous y ai jamais vue.

—J'étais absente.

Elle cita un fleuriste du boulevard Saint Germain.

—C'était très bien, chez lui, très bien..... Une excellente maison..... mais vous savez, ajouta t-elle, notre ambition à toutes, c'est le boulevard. Il est plus gai..... Et la rue Royale, c'est encore le boulevard !

—Alors vous n'avez pas connu une jeune fille qui était ici il y a quelques mois ?

—Qui ça ?

—Rose.....

—Ah ! oui ; je vois ce que vous entendez..... Rose Printemps !..... une jeune fille très belle..... Le sobriquet l'indique..... Elle était là avant moi.....

La blonde ajouta avec une pointe de vanité satisfaite :

—C'est moi qui la remplace..... Si vous êtes passé souvent devant le magasin, vous avez dû la voir ici, à ce guéridon. Elle s'y tenait toujours.

Jacques Bailleul répliqua :

—Je ne pouvais pas l'y voir..... depuis bien longtemps..... j'étais au Tonkin, avec mon régiment.....

—Ah ! vous étiez là-bas ? Officier.....

—Oui. J'en arrive.... J'ai été blessé.... Je suis en congé.... Rose était seule au pays. Nous avons été élevés ensemble.

—C'est loin votre pays ?....

—La Nièvre.

—Connais pas.... Je suis Picarde.... Elle n'était pas riche autrefois, votre voisine ?

—Pas trop.

—Eh bien ! si vous la revoyez, vous la trouverez changée.... Ou a des hauts et des bas.... Elle a fait fortune....

La blonde indiqua par une petite moue de ses lèvres qui étaient d'un joli dessin, mais un peu trop pâles, sentant l'anémie, qu'elle espérait bien aussi faire fortune, quelque jour, et par le même moyen.

Il était facile de comprendre que la place était bonne et qu'elle s'applaudissait de l'avoir.

Et tout en causant, elle liait ensemble, également, avec des jolies poses des mains, les tiges des roses, y ajoutait quelques œillets mêlés à des verdures grêles, et tout à coup elle cessa sa besogne.

Le bouquet était terminé.

Elle l'éleva à la hauteur des yeux de l'officier et dit :

—Est-ce bien ? Croyez-vous que ça plaira ? Je pourrais le changer.

—Merci, Combien ?

—C'est dix francs.

Il y avait pour dix sous de fleurs, mais il fait être juste, d'était rénsei.

Le petit bouquet n'était qu'un rien, mais ce rien était exquis.

Jacques Bailleul remercia la fleuriste et tira son porte-monnaie.

Juste à ce moment la porte du boudoir de Gabrielle s'ouvrit.

Elle sortit en accompagnant un monsieur mis avec un chic tout à fait parisien. Ils semblaient au mieux ensemble et continuèrent de causer en traversant le magasin.

Le monsieur sourrait et Gabrielle devait être très satisfaite d'elle-même.

Cet homme si bien connu, c'était le baron Ferney.

En passant près du groupe formé par la vendeuse et l'officier, il s'arrêta.

La physionomie du client au bouquet minuscule ne lui était pas inconnue. Très énergique, avec un cachet personnel, elle était de celles dont on se dit :

—J'ai déjà vu ça quelque part.

Sans doute, le baron ne trouva rien de précis dans ses souvenirs, car il fit un geste imperceptible d'indifférence et continua son chemin, toujours en compagnie de la patronne.

—C'est M. Ferney ! demanda Jacques Bailleul à la demoiselle, en mettant dix francs sur le guéridon.

—Oui ; le baron.... Vous le connaissez ?

—Pour l'avoir vu.... quelquefois.

—Cette petite dont vous parliez.... Rose Printemps, votre payse, le connaît mieux que vous.....

Cela fut dit à voix basse, avec un soupir expressif qui signifiait très clairement et sans ergogne :

—Je voudrais bien pouvoir en dire autant.

Le lieutenant salua et sortit.

Il tenait son petit bouquet à la main.

Dans la rue, il jeta le papier qui lui servait de collerette et le mit dans sa poche, sans respect pour le talent de l'autre. L'entrevue lui coûtait dix francs mais il ne les regrettait pas.

Il avait parlé de Rose.

En même temps, il examina la rue de tous côtés pour y retrouver le baron Ferney.

C'était facile.

Le baron Maxime s'en allait d'un pas assuré, sans perdre un pouce de sa taille, par le boulevard.

Le temps était légèrement brumeux, mais agréable.

Jacques Bailleul marchait, pour ainsi dire, dans le sillage du millionnaire.

Ils suivirent assez longtemps le même chemin.

Arrivé au café de la Paix, le baron entra et se dirigea du côté du restaurant.

Un ami l'y attendait.

C'était le célèbre docteur André.

Tout le Paris mondain connaît cette physionomie fine, éveillée, bonne enfant.

Le docteur a cinquante ans et n'en paraît pas quarante. Il est élégant, franc, spirituel, avec une fougue méridionale, célibataire, ce qui ne gâte rien, et, quant à l'argent, il ne compte pas pour lui.

Sa recette de chaque jour ferait vivre un an un ménage de rentiers de province.

Son hôtel du boulevard Haussmann recorge d'objets d'art, de tableaux, de bronzes, de vieux meubles, de tapisseries de prix.

Le docteur André est de l'Institut et ce qu'on est convenu d'appeler un des princes de la science.

Le baron Ferney est un de ses intimes.

Jacque Bailleul suivit l'exemple du baron.

Il entra au restaurant.

C'était l'heure du déjeuner.

Il s'assit à une petite table, à quelque distance du docteur et du millionnaire qui, d'ailleurs, ne lui accordèrent aucune attention.

Il n'en était pas de même du lieutenant.

Il étudiait avec une persistance haineuse cet heureux du jour qui pouvait tout s'offrir et qu'il aurait voulu empoisonner avec le vin de Bordeaux que le garçon lui servait, l'échine ronde, avec les œufs et la côtelette qu'on lui apporta successivement et le camembert qui couronna ce repas de gens pressés pour lesquels le déjeûner n'est qu'un repos et une occasion d'entretien.

Cette persistance fut si visible qu'à la fin le docteur André s'en aperçut et dit au baron :

—Mon cher ami, voilà un jeune homme qui s'occupe beaucoup de nous. Tu le connais ?

Le baron Maxime fouilla de souvenir dans ses souvenirs mais aussi vainement que chez Gabrielle.

—Qu'est-ce que ça peut bien être ? reprit le docteur.

—Un provincial qui vient passer quelques jours à Paris.

—Je croirais plutôt un officier en congé.

—Possible !.....

—Beau gars ! affirma le docteur.

—Et décoré ! A son âge, c'est superbe !

—Il n'a pas trente ans.

Tout à coup une idée frappa le baron.

—L'amoureux de Rose ! murmura-t il..... Ce jeune rustre de Tavernay.

Et aussitôt il rejeta cette idé baroque.

—Je suis absurde, pensa-t il. Il est mort. Pauvre diable !

Les trois hommes sortirent en même temps.

Un coupé attendait les deux amis à la porte du café.

Ils disparurent.

Anparavant le baron avait jeté un dernier coup d'œil à l'inconnu, mais sans plus de succès.

Décidément il ne le connaissait pas.

Resté seul, Jacques Bailleul remonta vers la place Malesherbes avec l'idée de se rapprocher de Rose.

Que ceux qui ont aimé se souviennent !

La pensée qu'elle appartenait à un autre le fouettait au cœur comme la cravache du dompteur aiguillonne un fauve et le met en fureur ; il aurait mieux aimé la savoir morte.

Des idées de violence lui montaient au cerveau.

S'il avait été seul, il aurait enfoncé la porte de cet hôtel, de ce palais, dont Suzanne parlait ironiquement, et pénétré chez cette femme, qui aurait du lui appartenir, comme dans une place mise au pillage.

Et, dans ce Paris, il n'osait agir comme il aurait voulu ; les sergents de ville l'intimidaient ; les passants qui circulaient en foule lui imposaient une sorte de respect ; les maisons pleines les unes en face des autres dans les rues étroites avoisinant le boulevard Malesherbes l'inquiétaient.

Il lui semblait qu'on ne pouvait y avoir une explication sans que les voisins se missent aux fenêtres et entendissent ce qui se dirait. A plus forte raison était-il impossible d'en violer l'entrée.

Ah ! si Rose eût été à la maison aux lierres, à Tavernay, seule, quelle différence ! Mais dans son hôtel, environnée de domestiques, gardée comme une reine, comment parvenir jusqu'à elle.

Cependant il arrivait à la rue Fortuny.

Suzanne lui avait fourni, avec une maligne précision, toutes les indications nécessaires.

Il n'eut pas de peine à découvrir la maison qu'il cherchait.

Les lettres entrelacées, R P., étaient là, très visibles, joliment sculptées dans un écusson de pierre soutenu par de petits Amours.

Le lieutenant examina de près la porte, les grandes baies fermées de vitraux à travers lesquelles on distinguait ma'la magnificence de l'intérieur, mais assez cependant pour en concevoir une idée.

Il fut sur le point de toucher du doigt le bouton de bronze ciselé encastré dans une plaque de marbre.

Rose, cette petite fille qu'il venait chercher de si loin, était à deux pas de lui, cachée dans ces murailles.

Il n'y avait entre eux que cet obstacle et il venait de franchir des millions de lieues pour s'en rapprocher.

Mais une réflexion le retint.

Si elle connaissait sa présence à Paris, elle le fuirait ! Tout ce qu'elle pourrait faire pour l'éviter, elle le ferait !

Il s'arrêta donc.

Suzanne ne lui avait-elle pas indiqué un moyen sûr d'attirer Rose dans un piège ?

Comme la rusée soubrette comprenait bien le cœur humain !

Il y a des choses qu'on juge indignes d'abord et qu'on se résout ensuite à mettre en œuvre.

Comme son accent était railleur en le disant !

C'était vrai.

Lui, l'honneur même, la bravoure incontestée, la franchise faite homme, à ce moment où il était en proie à une horrible jalousie, fureur contre Rose, contre son rival, contre le monde et contre lui-même, il n'aura t reculé devant rien pour revoir la femme qui devenait tout pour lui, son but, sa vie, pas même devant la dernière des infamies.

Il attendit et s'éloigna.

Mais auparavant il avait retenu le numéro de l'hôtel.

La journée devait être éternelle pour lui.

Que faire de son temps.

Les heures en pareil cas sont comme les campagnes.

Elles comptent double !

Suzanne avait pensé à tout et pris soin encore d'indiquer au lieutenant l'emploi de son après-midi.

Rose n'allait-elle pas au Bois comme les oisives et les grandes mondaines ?

L'amoureux s'y rendit.

Andrée ne s'était pas trompée.

Quand elle avait aperçu du landau de son amie, la vicomtesse de Cranoey, un homme en vedette au pied d'un arbre, près de l'allée des Acacias, épiant le passage des voitures et cherchant quelqu'un dans le défilé des équipages, avec des yeux étincelants, c'était Jacques Bailleul.

Elle n'eût pas manqué de le reconnaître, mais le jeune paysan des Essarts avait changé de tournure ; le soleil asiatique bruni sa peau ; les fatigues de sa rude campagne aux frontières de la Chine et surtout les souffrances de cet amour dont il ne pouvait se défaire, avaient creusé ses traits ; enfin la légende de sa mort subitement coupée par une autre que madame Chambay y eût été trompée comme elle.

Au passage d'Andrée, Jacques Bailleul avait été frappé du regard qu'elle avait jeté de son côté, et il s'était dérobé, ne voulant pas qu'elle fût instruite de sa présence à Paris.

D'ailleurs, le but de sa promenade était atteint.

Rose, les glaces de portière abaissées, venait de précéder sa sœur dans cette allée célèbre.

Seulement, au lieu de prendre la tête et de se condamner à cette circulation lente et ridicule en somme qui consiste à marcher au pas à la queue d'une infinité d'équipages tournant dans un espace restreint à la façon des écureuils dans une roue, elle avait pris une allée latérale et continué sa promenade à un trot de ses deux chevaux.

Mais son ancien promis avait eu le temps de la voir et de l'admirer avec un accès de dépit et de regret.

Elle était seule et n'avait pas tourné les yeux de son côté.

Appuyée à l'angle du coupé, elle semblait dormir. On aurait dit qu'une brume enveloppait ce visage aux grands contours. Une lettre était étendue sur sa robe noire, une robe de deuil, et sa main la tenait encore.

Si Jacques Bailleul, dont les yeux fixes dévoraient cette figure adorée, pâlie par le séjour de Paris et par ses chagrins, avait pu distinguer l'écriture de cette lettre, il aurait reconnu celle qui était écrite au fond du Tonkin, sous l'empire d'une irritation impossible à éteindre, comme l'amour décue qui l'avait produite.

Cette lettre était inspirée par de lugubres pressentiments.

L'amoureux désespéré n'avait alors qu'une idée fixe : celle de se faire tuer.

Il comptait arriver à son but dans cette expédition où tant d'autres étaient resté avant lui. Son attente ne devait être trompée que par un de ces concours de circonstances étonnantes qu'on appelait autrefois des miracles.

Le capitaine Chapuy avait tenu sa promesse en expédiant la lettre que son compagnon d'armes lui avait remise.

Rose la reçut six semaines après la nouvelle qui lui apprenait la mort de son ami d'enfance.

Le lieutenant, dans le tumulte d'une marche en avant, occupé de ces devoirs en face de l'ennemi, sous la grêle de balles qui assaillit la colonne d'expédition à son entrée dans les bois menaçant derrière lesquels l'ennemi se cachait et où il fallait se frayer un passage, la hache d'une main et le fusil de l'autre avait oublié de la reprendre au capitaine Chapuy.

Cependant, à ce moment il regrettait de l'avoir écrite

Des révélations du voisin de Rose, le plaidoyer du bossu en faveur de la fleuriste, avaient ému Jacques Bailleul et changé le cours de ses idées.

L'innocence de sa promise éclatait à ses yeux.

Vagues jusque là, ses doutes prenaient un corps.

Il se disait avec plus de certitude qu'il avait été dupe de quelque fantasmagorie et que la loyauté de sa future aurait dû l'empêcher de croire si vite à sa chute et à sa trahison

Mais la fatalité devait le poursuivre jusqu'au bout.

La lettre partit.

Elle la recevant, Rose éprouva un mouvement d'indignation.

Elle n'avait pu se résoudre à prononcer encore le mot que le baron Ferney espérait chaque jour et qu'il attendait avec la résignation élevée chez lui à la hauteur d'un principe.

Il laissait Rose se guérir des douleurs du grand deuil tombé sur elle.

En recevant l'adieu de son ancien ami, l'aspect de cette écriture qui le fit tressaillir jusque dans les plus secrètes fibres du cœur, la jeune fille espérait un cri du cœur, un mot de pardon.

Voici ce qu'elle lut :

" Rose,

" Quand tu recevras ces quelques " lignes, je ne serai plus. Je ne regrette " pas la vie. Elle m'est trop amère.

" Et quand je pense qu'elle aurait pu " être si belle pour moi et pour ceux que " j'aime, je ne peux m'empêcher de te " haïr pour le mal que tu nous as fait.

" Des tristes et lointaines contrées, " dévastées par la fièvre pestilentielle, " désolées par une guerre sans merci, où " nous avons à lutter contre des ennemis " qui combattent avec le plus profond " mépris de la mort, je ne peux pas " m'empêcher de jeter un regard au pai- " sible foyer de terre où nous pouvions " vivre entourés de l'affection de nos " parents et de la sympathie de tous.

" C'en est fait.

" Il n'est plus de bonheur ni pour eux " ni pour moi, et c'est par ta faute !

" Nous partons dans quelques heures " pour une expédition des plus périlleuses.

" Nous allons attaquer des rebelles " retranchés dans une position dont per- " sonne n'a pu s'emparer jusque-là.

" Ce fort est situé au fond d'une forêt " inexplorée, dans laquelle nous devrons " avancer en hasard. Ce sera une lutte " pleine de dangers.

" Je n'en réjouis

" Je ne sais quelle voix secrète m'a- " vertit que je n'en reviendrai pas et " que mes os blanchiront sous les arbres " géants, au feuillage éternel, qui dom- " nent les impénétrables fourrés où s'a- " britent les repaires que nous allons " détruire.

" Depuis longtemps j'aspire après ce " repos du néant.

" Du jour où je t'ai trouvée infidèle à " tes serments, un invincible désir de la " mort m'a hanté.

" Je l'ai cherchée partout. Elle s'est " refusée à venir à moi quand j'allais " au devant d'elle.

" Demain elle s'y décidera, tout me " le dit.

" D'autres eussent agi autrement.

" Ils auraient pensé que pour une fille " perfide et légère, on ne doit pas renon- " cer à la vie ; qu'il en est d'autres pré- " tes à prendre la place qu'on lui offrait " et que ses faveurs ne sont pas d'un tel " prix qu'on doive en les perdant payer " sa rançon de son sang.

" Mais j'ai essayé de l'oublier ; je ne " peux pas.

" J'ai tenté de trouver dans l'éloigne- " ment du pays où nous nous étions ai- " més, un adoucissement à mon désespoir.

" J'ai demandé à la gloire du soldat, " aux satisfactions du devoir accompli, " un remède à la blessure que tu m'as " faite sans pitié.

" La gloire m'est venue, ou du moins " l'honneur. Je suis officier ; j'ai con- " quis le ruban rouge à vingt-sept ans ; " je n'en suis pas plus heureux.

" Rien n'efface son image ; rien ne dé- " truit ton souvenir ; rien n'éteint le feu " qui me brûle les veines. Haine ou dé- " sir, rien ne peut m'arracher du cœur le " trait que ta main y a enfoncé.

" Bénie soit la balle qui me débarras- " sera du fardeau que je traîne sur ces " rives inhospitalières ; béni le bandit " qui me labourera le cœur avec son " couteau !

" Celui-là sera moins féroce que toi !

" Adieu, Rose ! Adieu pour jamais !

" Que mon ombre tè trouble au milieu " de ton luxe, qu'elle t'épouvante dans " tes nuits d'ivresse ; qu'elle te soit un " remords et une torture ; qu'elle te " porte malheur, comme tu nous as porté " malheur à tous, à ton père qui traîne " son existence de désespéré au fond des " bois où il cache sa honte ; au mien qui te " maudit, à ma mère qui me pleure et à " moi qui viens me faire assassi- " ner sur cette terre empestée et mor- " telle, parce que je suis un chrétien et " que notre religion me défend le sui- " cide.

" Adieu pour la dernière fois !

" Adieu !

" Ton ancien ami,

" JACQUES BAILLEUL."

Cette malédiction du mourant, plus douloureuse pour la malheureuse fille que celle du père, avait eu un effet sub